

grants from the Philippines. The decision to include Javanese remains unexplained.

Other difficulties in compiling this bibliography lay in building an inventory of languages (4–10), beginning with those related to the language/dialect distinction and to specific chaining situations. The list of languages appearing here – some 160 – generally follows the Summer Institute of Linguistics International's 17th edition of "Ethnologue," although it was sometimes found to be of inadequate reliability, and alternately over- or under-differentiating between languages.

The rationales underlying decisions made to include certain types of documents and not others – and regarding how much to include of material present in earlier bibliographies – and the careful research procedures leading to the final listing are extensively exposed (13–18).

Straying from the book's strictly linguistic focus, a brief discussion of some "distinctive cultural traits ... associated with much of Borneo" (longhouse habitat, distended earlobes, non-Negrito forest nomads; pp. 1–2) appears here both reductive and somewhat futile. Likewise, some observations of a more historical or ethnographic value are questionable: e.g., the phrase "*masuk Melayu*" ("to become Melayu"; p. 2) historically first referred to the adoption of the "Malay" way of life (riparian settlement, trade patterns, vehicular Malay dialect), and only much later to conversion to Islam, then to actually be equated with "*masuk Islam*"; and Kedayan (or Kanayatn) certainly should not be viewed as a catch-all term for all West Kalimantan groups speaking Malayic languages (2, 5).

Despite these minor squabbles (and a few remaining typos), this "Bibliography" is a major and most welcome achievement that will prove of invaluable service to all Austronesian language specialists, as well as to any researcher in any discipline in Borneo and, of course, any library of Asian studies. As the authors rightly state (vi), it constitutes a strong established resource from which "future offerings of *The languages of Borneo* will [grow]." Of considerable added value is the enclosed CD-ROM, which makes this work a powerful research tool.

Bernard Sellato

Bornand, Sandra, et Cécile Leguy : *Anthropologie des pratiques langagières*. Paris : Armand Colin, 2013. 205 pp. ISBN 978-2-200-28778-8. Prix : € 24,99

Cet ouvrage comble un manque dans le paysage de l'anthropologie linguistique française et sera désormais une aide précieuse pour tous ceux qui s'intéressent à cette discipline trop peu (re)connue. Il rend compte des différents courants d'analyse des pratiques langagières "qui se sont développés de part et d'autre de l'Atlantique et se sont affirmés, depuis les années 1960, sous le nom d'ethnolinguistique, d'anthropologie linguistique ou de linguistique anthropologique" (7). Dans cette optique, les approches développées, les auteur-es cité-es et les extraits d'études choisis éclairent une discipline, l'anthropologie linguistique, dont les auteures retracent dans l'introduction les grandes étapes, "les moments importants" (8) :

l'anthropologie linguistique de Franz Boas à l'hypothèse Sapir-Whorf, le structuralisme, l'ethnographie française et l'ethnographie de la parole américaine. Les notions mobilisées dans le champ, qui se réclame "d'une perspective pragmatique et énonciative", sont présentées par la suite avec beaucoup de clarté et de pertinence. Les nombreux extraits permettent d'illustrer les propos développés, soit à travers l'explicitation de certaines notions, telles "l'émic" (15 ; Serdan 2008), "l'ethnolinguistique" (20 ; Thomas 1987), "la situation négligée" (29 ; Goffman 1988), les "malentendus ethnographiques et périls du contexte" (37 ; Fabian 2000), etc., soit à travers des études de cas.

La première partie est consacrée aux "fondements d'un champ disciplinaire", le contexte et les différentes manières d'appréhender la communication. Le "contexte" a traversé le questionnement sur les pratiques langagières en anthropologie linguistique depuis Malinowski. Il est décrit dans toute sa complexité, des faits aux événements du discours, de la situation à l'interaction, de la construction dynamique à la relation sociale. On voit bien comment les approches sur ce sujet, de Hymes à Goffman, se sont alimentées les unes les autres jusqu'à Duranti, Goodwin ou Dilley. Les chercheur-es cité-es tout au long de l'ouvrage sont d'ailleurs celles et ceux qui ont marqué l'histoire de la discipline ; ils tiennent une place prépondérante, notamment Dell Hymes et Geneviève Calame-Griaule, dont les auteures montrent, à juste titre, les positions innovantes et précurseurs, quand "c'est une véritable ethnographie de la parole qui est proposée, tant en France à la suite de Calame-Griaule qu'aux États-Unis autour de Hymes" (71).

"Les différentes manières d'appréhender la communication" exposent ensuite les grands modèles pour en arriver à la celui de l'ethnographie de la communication, considérée comme centrale et fondamentale pour l'anthropologie linguistique. Ainsi, sont explicitées la "communauté linguistique" et la "performance", qui, dans leurs acceptions attendues, servent à donner le cadre d'analyse de certaines pratiques langagières présentées dans les extraits de textes, rituels de communication chez les Maya Yucatec (62 ; Hanks 2009), les Peuls (66 ; Labatut 1989), à Wallis (69 ; Chave-Dartoen 2013).

La deuxième partie présente les "objets et perspectives de recherche". "La parole" constitue l'objet "spécifique" de la discipline, quand elle est décrite selon une vision délibérément ethnologique, c'est-à-dire entre les représentations, comme le montre la "notion et conception de la parole dogon chez Calame-Griaule" (74), l'ethnographie *of speaking* de Hymes (78), et plus actuellement le paradigme des identités (82), celui qui explicite, par les pratiques langagières, et en suivant Duranti, les expériences, l'organisation sociale et les systèmes de différenciation. Au-delà de modèles d'analyse de la parole, les auteures se penchent plus précisément sur les genres d'oralité, et notamment sur les nouvelles littératies, champ fertile depuis quelques années. Cette ouverture à l'oralité glisse vers les arts de la parole, pour décrire des genres discursifs singuliers, qui sembleraient plus ethnologiques, les devinettes, les joutes verbales, les proverbes ou les performances poétiques. Ces pratiques renvoient au champ des

folk studies et donc à l'étude du style oral, en lien avec la mémoire et l'improvisation, notions qui renouvellent sans aucun doute ce domaine dans une certaine modernité possible même si les exemples cités en réfèrent à des situations lointaines, par exemple, la "transmission des noms propres chez les Iatmuls de Nouvelle Guinée" (127 ; Severi 2007) ou "une situation d'interlocution spécifique, le 'vrai cancan' aux Antilles" (136 ; Bourgerol 1997).

Le dernier "objet", "Pour une anthropologie pragmatique et énonciative", aurait mérité d'être présenté en début d'ouvrage et, comme les précédents, davantage comment un ancrage analytique plutôt que comme un "objet" ou même une perspective de recherche. Les "objets" de la discipline ne sont d'ailleurs pas clairement évoqués, si ce n'est ceux assez traditionnels, ce qui aurait pu être intéressant pour mieux circonscrire ou renouveler le champ. Ce dernier chapitre semble donc revenir sur les façons de saisir les discours ou les interactions, de l'ethnographie de la communication, à la littérature, à l'interlocution et à la pragmatique et à l'énonciation. Dans une perspective linguistique et sociolinguistique, ces catégorisations peuvent sembler surprenantes tant elles se croisent, s'alimentent, se construisent les unes les autres, par exemple "la performativité", "le pouvoir des mots", les questions de "statuts" et de "marge" du chapitre 6 répondent aux trois paradigmes de l'anthropologie linguistique du chapitre 3.

Si l'ensemble du livre présente, avec une grande clarté et de façon dynamique, "une anthropologie des pratiques langagières", je voudrais signifier une dimension passée sous silence. L'anthropologie linguistique outre Atlantique croise et féconde largement depuis les années 1970 la sociolinguistique francophone, bien au-delà de l'ethnologie linguistique peu significative aujourd'hui ; il me semble que les pratiques langagières sont aussi à analyser selon d'autres ancrages et d'autres influences qui n'apparaissent pas ou très peu dans cet ouvrage, sans doute parce que le regard porté ici est celui de l'anthropologie française et qu'il n'a pas su se déporter vers sa discipline sœur qui a puisé aussi la source même de l'anthropologie linguistique américaine, la sociolinguistique. Les notions de contexte, d'énonciation, de performativité, d'agentivité et donc de discours et d'idéologies sont au cœur d'une sociolinguistique ethnographique et interactionnelle (Moïse) qui trouve son ancrage au sein même de l'ethnographie de la communication de Gumperz et de Hymes (chapitres 2 et 3) ou de l'anthropologie linguistique de Duranti (chapitre 3), celles-là même qui ont permis de développer dans les pays francophones une sociolinguistique aux courants variés et riches de leurs croisements mais résolument ethnographique, la "sociolinguistique critique" (Heller) qui fait la part belle aux discours et idéologies langagières (Boudreau, Duchêne), la sociolinguistique pragmatique du genre (Greco), la sociolinguistique de l'école (Lambert), la sociolinguistique du style (Buson et Trimaille) et "de la variabilité des pratiques langagières" (Auzanneau), pour ne citer que ces courants et ces chercheur-es parmi bien d'autres. Ainsi, quasiment aucune sociolinguistique francophone n'est citée alors que les ancrages épistémologiques, les démarches théoriques et les analyses relèvent de ceux déve-

loppés dans cet ouvrage. Sans doute – mais alors aurait-il fallu le mentionner – parce que, au-delà des pratiques langagières, les objets étudiés et cités ici, selon une certaine tradition disciplinaire, sont assez classiques (les mythes, les contes, les proverbes, la poétique) et lointains (Niger, Philippines, Népal, Nouvelle-Guinée, etc.). Ils ne sont pas ceux de la sociolinguistique, plus axée sur les pratiques langagières contemporaines, urbaines, mondiales, médiatiques ou conversationnelles. Claudine Moïse

Breidenstein, Georg, Stefan Hirschauer, Herbert Kalthoff, und Boris Nieswand: *Ethnografie. Die Praxis der Feldforschung*. Konstanz: UVK Verlagsgesellschaft, 2013. 202 pp. ISBN 978-3-8252-3979-4. (UTB, 3979) Preis: € 17.99

Das von vier Ethnografen – aus der Erziehungswissenschaft, der Soziologie und der Ethnologie – vorgelegte Lehrbuch zeugt vom anhaltenden Aufschwung ethnografischer Forschungen im deutschsprachigen Raum ausserhalb der Anthropologie. Das Buch kann jedoch ebenso einen Beitrag zu Methodenkursen in der Anthropologie leisten. Zwar bietet die anthropologische Debatte eine Vielfalt an theoretischen und methodologischen Reflexionen zur Feldforschung und deren Repräsentation an; hingegen beschränkt sich die Literaturauswahl meines Erachtens markant, wenn es um die Vermittlung der praktischen Durchführung eines Forschungsvorhabens geht. Genau dies beabsichtigt dieses Lehrbuch. Es richtet sich an Studierende, die einen Zugang zur Ethnografie suchen und bietet zahlreiche Hilfestellungen für Feldforschung und Analyse an und illustriert sie mit Beispielen aus unterschiedlichen Forschungsfeldern. Gleichzeitig ist das Lehrbuch weit entfernt davon, technokratische Rezepte zu vermitteln. Im Gegenteil, es sperrt sich gegen einen rigorosen Methodenbegriff, sondern will Raum schaffen für einen "kaum zu stillenden Erfindungsbedarf, für das empirische Vorgehen, ... der vom klassischen Methodenbegriff geleugnet wird" (8).

Das Buch ist analog zur chronologischen Ordnung eines Forschungsvorhabens in fünf Kapitel unterteilt: 1. Methodologische Begründung, 2. Herstellung des Feldes, 3. Praktiken der Datengewinnung, 4. Strategien der Analyse, 5. Darstellung als Übersetzungen. Das 1. Kapitel schafft in verdichteter Form einen Überblick über die anthropologischen und soziologischen Traditionen und deren methodologischen Differenzen und leitet Prämissen für ein ethnografisches Vorhaben ab. Für die Autoren liegt das spezifische ethnografische Erkenntnispotential darin, sich als Forschende auf das Feld einzulassen und sich von dessen Eigensinn leiten zu lassen. Dieses Plädoyer mag für Anthropologinnen selbstverständlich sein – auch wenn, wie die Writing-Culture-Debatte aufzeigt hat, der damit verbundene Kontrollverlust oft aus den Selbstautorisierungen der Repräsentationen getilgt wird. In benachbarten Feldern wie der erziehungswissenschaftlichen Ethnografie hingegen, welche nicht selten danach trachtet, ihre Forschung durch methodische Strenge (u. a. durch Videoaufnahmen) zu objektivieren, hat die Forderung, methodische Kontrolle an das Feld abzugeben und